

6229
VERHEIJST, S.
1997

L'ISOPSÉPHIE « RÉDUITE » À 'AÏN FATTIR ET L'HÉRODION (ÉGLISE-NORD) : UNE HYPOTHÈSE VÉRIFIÉE

SOMMAIRE

Cet article relit l'interprétation gnostico-cabaliste qui a été proposée par Di Segni pour une inscription de l'Hérodion avec la clef de lecture proposée par Strus pour une inscription de 'Aïn Fattir (RB 1995). Il ajoute certaines indications sur le milieu d'apparition possible de cette clef dans le christianisme palestinien, via le néo-pythagorisme de l'époque romaine, et peut-être déjà dans le judaïsme hellénistique.

SUMMARY

This article links the gnostico-cabalistic interpretation which has been proposed by Di Segni for an inscription of the Herodion to the reading proposed by Strus for an inscription of 'Aïn Fattir (RB 1995). It adds some indications to the possible context in which this clue appeared in Christian Palestine, via the neo-pythagorism of the Roman period, and perhaps already, in Hellenistic Judaism.

Deux inscriptions difficiles ont récemment donné lieu à de hautes considérations symboliques, qu'il serait trop simple d'écarter sous prétexte d'hermétisme. Ces considérations étant apparemment étrangères l'une à l'autre¹, nous voudrions d'abord proposer un lien

¹ Je note que Di Segni n'est pas pour rien dans la lecture de l'inscription de 'Aïn Fattir : A. Strus, « L'isopsépie des inscriptions byzantines : une solution pour une inscription de Kh. 'Aïn Fattir », RB 102 (1995), pp. 242-254, n. 4 p. 243 et n. 40 p. 249.

possible dans leur lecture, et, de cette manière, éprouver la vraisemblance de l'une et de l'autre. Mais une fois admis le sens proposé, il reste encore à se demander pourquoi des auteurs d'inscriptions ont pu imprimer dans des églises des v^e-vi^e siècles les marques d'un symbolisme aussi insolite. Or il existe sur ce point une documentation grecque peu connue, qui intéresse à la fois l'origine de la guématrie juive et la question de l'isopsépie dans les inscriptions chrétiennes. Bien qu'il serait plus simple, d'une certaine manière, de s'en tenir à cette dernière question, il nous a semblé difficile, comme on le verra dans la seconde partie de l'exposé, de négliger l'hypothèse d'une influence juive sur les mosaïstes palestiniens.

1) Commençons par rappeler brièvement les inscriptions et leurs interprétations. Dans l'église-nord de l'Hérodioum², nous avons trois inscriptions, consistant en trois demandes. La première est adressée à ΚΕΥΣΧΣΚΕΑΓΙΕΜΧΑΗΛ (c'est celle qui fait difficulté) et continue : « reçois (πρόσδεξε) l'offrande de tes serviteurs : les enfants de Ioulesa, les frères Saphrica et Anaël et les leurs; et Salaeos et ses enfants; et Abraham et ses enfants; et Zanas et Nonas; et Zana, la jeune fille de Nonas ». La seconde est adressée à ΑΓΙΕΜΙΧΑΗΛ et continue de la même manière (« reçois l'offrande de ton serviteur Anaël et de ses proches Saphrica et Mamas »). La troisième est adressée à ΚΕΥΣΧΣ, reprenant donc exactement le début de la première invocation, et continue en formulant une demande pour les mêmes Anaël et Saphrica (« souviens-toi de tes serviteurs Anaël et Saphrica »). Les mots ΚΕΥΣΧΣ sont fortement mis en évidence par des traits supérieurs horizontaux et par leur répétition avec la même faute (accord d'un vocatif et de deux nominatifs).

Le deuxième KE dans la première inscription peut évidemment être lu comme KAI où l'on comprendrait : « Seigneur Fils Christ et saint Michaël ». Mais le verbe qui suit est au singulier. Nonobstant

² Rapport de fouille : E. NETZER, « The Byzantine Churches of Herodium », *Christian Archaeology in the Holy Land, New Discoveries* (Stud. Bibl. Franc., Coll. Maior 36), Jérusalem, 1990, pp. 165-176. Inscriptions : L. DI SEGNI, « The Greek Inscriptions in the Northern and Eastern Churches at Herodium », *ibid.*, pp. 177-190. Netzer propose de dater ces églises des v^e-vi^e s. Photos et transcription des deux premières inscriptions, pp. 169, 177 et 170, 183-184. Interprétation de l'invocation, pp. 178-182. Photo et commentaire de la troisième inscription, pp. 182-183.

l'hésitation sur ΥΣ que l'on pourrait résoudre aussi bien par υἱός³ que par Ἰησοῦς⁴, la lecture est donc claire et il faut admettre que le mosaïste a formulé une prière adressée au Christ assimilé à l'archange Michaël (ou inversement). Quoi qu'on pense des ramifications gnostiques et « cabalistes » de la formule Υἱός Χρ(ε)ιστός envisagées par Di Segni⁵, l'hypothèse judéo-chrétienne est incontour-

³ La lettre upsilon a-t-elle eu la valeur 6, et peut-on l'assimiler à l'« épisémon » des Marcosiens (Saint Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, I 15, 1-3; 16, 1; II 24, 1-2) ou la doctrine du Waw qui transparaît dans une amulette gnostique? Si un lien réel entre ces deux derniers symboles peut être conjecturé avec vraisemblance (voir l'étude de A. DUPONT-SOMMER, *La doctrine gnostique de la lettre Waw*, Paris, 1946 [-De la mystique des lettres en général et de celle du "Waw" en particulier-], pp. 35-73), rien n'est moins sûr pour upsilon. La lettre de Pachôme traduite par Jérôme où il semble que le upsilon ait une valeur symbolique (la croix? et peut-être un 6, par combinaison avec un delta donnant un iota..., v. PL 23, col. 87 B), est en fait traduite du grec, qui lui-même était traduit du copte. Or, un manuscrit grec du iv^e s. a été retrouvé, ainsi que des fragments coptes (CPG 2355; H. QUECKE, *Die Briefe Pachoms, Griechischer Text der Handschrift W. 145 der Chester Beatty Library eingeleitet und herausgegeben*, Regensburg, 1975), où il apparaît que les lettres symboliques étaient bel et bien coptes. Cela veut dire qu'elles ne représentaient pas des nombres (comparer l'analyse minutieuse de QUECKE, pp. 18-40, et l'article « Cryptography » de J. DANESSE, *The Coptic Encyclopedia*, vol. 8, pp. 68-69). Cela étant dit, il reste possible que Jérôme ait mêlé dans sa version ce qu'il savait des spéculations sur le Waw-épisémon avec ce qu'il savait du symbole Υ utilisé par les cercles pythagoriciens puis chrétiens à Rome... (v. M. GUARUCCI, *I graffiti sotto la confessione di San Pietro in Vaticano*, vol. 1, Vatican, 1958, pp. 347-357). On ne doit pas exclure non plus l'équation Υ = 400 = iaw (voir note 7). Je note enfin au sujet de l'alphabet copte (et ceci serait également à approfondir) qu'il contient, en plus des 24 lettres reprises à l'alphabet grec, 6 lettres propres (en sahidique, le dialecte le plus important); à côté de l'hypothèse cabaliste (voir note 5), on pourrait se demander si l'origine immédiate des spéculations marcosiennes ne serait pas plutôt les milieux de copistes où s'est réalisée, avant le iii^e s. de notre ère (premiers documents coptes), la transition entre l'écriture démotique et l'écriture copte.

⁴ Ainsi déjà Y. E. MEIMANUS, *Sacred Names, Saints, Martyrs and Church Officials in the Greek Inscriptions and Papyri pertaining to the Christian Church of Palestine*, Athènes, 1986, p. 142 se référant à la photo publiée par G. FOERSTER (*Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, vol. II, 1976, p. 509) et S. LOFFREDA, *Lucerne bizantine in Terra Santa con Iscrizioni in Greco* (Stud. Bibl. Franc., Coll. Maior 35), Jérusalem, 1989, p. 82. Loffreda cite l'inscription pour expliquer les cas où l'on a un upsilon seul (types D 2.16, D 7.1, D 7.2, représentant 8 lampes) ou inséré dans une formule (types A 1.4, A 4.5, D 7.3, représentant 3 lampes; les types C 6.5, C 6.6, C 6.6a sont moins clairs; sur D 7.3 voir ci-dessous note 26), renversé (A 1.4) ou non (A 4.5). L'auteur affirme, avec certaines réserves, que cet Υ est « un appellativo cristologico » (p. 82).

⁵ Di Segni à la suite de Stroumsa rapproche l'exégèse marcosienne de cette formule, d'un passage du *Shiur Qoma* sur Métatron : Sh. MUSAJOFF, *Merkavah Shelemah*, Jérusalem, 1921 (« Shiur Qoma », pp. 32a-43a), p. 39b cité par G. STROUMSA, « Forms of God : Some Notes on Metatron and Christ », *HTR* 76 (1983), pp. 269-288, p. 281 (l'article est repris en français dans *Savoir et salut*, coll. Patrimoines, Paris, 1992). Sur la littérature du *Shiur Qoma*, voir en outre, récemment, C. MORSIK, « La datation du Chiour Qomah d'après un texte néo-testamentaire », *Rev. Sc. Rel.* 68 (1994), pp. 131-144 (sur μέτρον ἡλικίας dans Eph. 4, 13).

nable⁶. Il est d'ailleurs possible que l'expression insolite « Fils-Christ » ait laissé d'autres traces épigraphiques⁷.

L'autre inscription bizarre est celle de 'Aïn Fattir⁸, qui se termine par les trois lettres İEM. dans un contexte où il ne pourrait s'agir d'une abréviation pour « Jérusalem » (« ouvrage [ψηφοθεσία] de Claudien et Immanuel, İEM »). Dans la phrase qui précède, les mosaïstes ont indiqué le mois et l'indiction de l'ouvrage (« décoré de mosaïques au mois de mars de la 14^e indiction »), sans que cela permette d'ailleurs de déterminer avec certitude si l'église est de 461, de 476, de 536, ou même d'une autre date⁹. Le tréma sur le I indiquerait un chiffre, comme dans le chiffre 14 qui précède (İΔ). Et le M isolé, attesté normalement avec une marque d'abréviation¹⁰, renverrait ici à la fois au nom « mois »¹¹ et « mars »¹², les deux

⁶ Sur l'angéologie dite « judéo-chrétienne », voir, outre le classique *Christos, Angelos* de J. BARBEL, Bonn, 1941, J. DAMÉLON, « Trinité et angéologie dans la théologie judéo-chrétienne », *Rech. Sc. rel.* 45 (1951), pp. 1-41, « Les démons de l'air dans la Vie d'Antoine » (*Studia anselmiana* 38), Rome, 1956, pp. 136-147, *Théologie du Judéo-christianisme*, Tournai, 1958, en particulier sur Michaël pp. 171-177. Sur les anges en général, voir *TRE*, « Engel », vol. 9, pp. 580-615 (bibliographie). Pour le matériel épigraphique palestinien lié aux anges (l'auteur inclut aussi le matériel tiré des papyrus de Nessana ainsi que des inscriptions de Transjordanie) : MEIMARIS, p. 141-144.

⁷ Dans une inscription des catacombes de Saint-Calixte, les deux groupes de lettres YΤ et YΧ (ou seulement le second, selon Guarducci dans l'article « Epigraphie » du *Dictionnaire encyclopédique du Christianisme ancien*, I, p. 839) du mot ΕΥΤΥΧΙΑΝΟΥ (le pape Eutychianus, † 283) sont mis en évidence (GUARUCCI, pp. 351-353 et fig. 180); P. E. TESTA, *Il Simbolismo dei Giudeo-Cristiani*, Jérusalem, 1962, p. 353 (transcription : fig. 139, p. 365; photo : table 39, n° 6) essaie de rapprocher l'occurrence de YΤ d'un couvercle d'ossuaire du Dominus-levit (n° 47), mais il laisse sceptique (Milik ne signalait rien de particulier à propos du n° 47 : P. B. BAGATTI - J. T. MILIK, *Gli Scavi del « Dominus levit »* (Coll. Maior 13), Jérusalem, 1958, en particulier pp. 63 ss.). Pour YΧ, on pourrait citer deux autres exemples tout aussi inattendus : ΕΥ ΟΝΟΜΑΤΗ ΤΟΥ ΠΡΕΣ ΤΟΥ ΥΧ Σ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΝΣ... au vi^e s. (H. GRÉCOIRE, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, fasc. I, 1992, p. 79 n° 233 ter) et une inscription d'Hermontis qui est peut-être de la fin du iv^e s. (p. xxii n. 4), où l'on a $\overline{\text{ΥΧ}}$ pour 'Ιησοῦ Χριστοῦ (C. LEFEBVRE, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte*, Le Caire, 1907, n° 491). Ces deux exemples sont tirés de M. AVI-YONAH, *Abbreviations in Greek Inscriptions (The Near East, 200 B.C. - A.D. 1100)*, QDAP, Suppl. to vol. IX, 1940, p. 107.

⁸ A. CHAMMON - A. STRUS, « Une installation agricole byzantine à 'Aïn Fattir », *RB* 99 (1992), pp. 425-435, F. ALCA, « Les inscriptions de l'église de 'Aïn Fattir », *RB* 99 (1992), pp. 435-439 (photo et copie, pl. XVIII); STRUS, v. note 1.

⁹ ALPI, p. 438. En acceptant l'hypothèse de Strus, on serait porté à privilégier 476 (Strus, pp. 253-254).

¹⁰ Au sens de « mois »; voir les exemples d'AVI-YONAH, pp. 82, 85 (ou DI SEGNI, pp. 269 et 383).

¹¹ Deux cas de M sans marque d'abréviation pour « mois » : AVI-YONAH, p. 82.

¹² Un cas (très vraisemblable) de M sans marque d'abréviation pour « mars » : *RB* 1905, p. 602.

mots étant déjà inscrits dans la phrase précédente. La lecture d'Alpi, la plus immédiate, est donc celle d'une date : ιε' μ(ηνός) Μ(αρτίου).

Les objections de Strus à cette lecture ne sont pas absolument pertinentes. Reconnaissons qu'un tréma sur l n'indique pas nécessairement une date. Mais qu'en est-il de la position du chiffre par rapport au mois ? Il existe en fait au moins un autre cas où le quantième précède l'abréviation du mot « mois »¹³. Deux autres objections¹⁴ tombent si l'on voit que le M renverrait à deux mots à la fois, et que, par conséquent, le mosaïste ne voulait pas préciser auquel des mots (μηνός ou Μαρτίου) la lettre renvoyait.

La difficulté de la formule demeure. On ne mentionne aucun parallèle où une seule lettre serait utilisée pour indiquer deux mots, et il est exact que la mention du quantième avant celle de μηνός ou du nom du mois est irrégulière. Aussi l'hypothèse de Strus, qui propose de lire İEM comme un cryptogramme, mérite-t-elle l'attention. On pourrait en effet y lire les initiales d'une formule, par exemple une invocation, et par exemple 'Ιησοῦ Εὐλογητὲ Μνησθήτι¹⁵.

Cette première conjecture de Strus n'est pas incompatible avec la lecture d'Alpi, et l'une et l'autre nous paraissent également recevables. Pour Strus néanmoins, la symbolique du cryptogramme — nous arrivons ainsi à l'objet de cet article — ne s'arrêterait pas là. Il imagine en effet un système de calcul où la valeur de chaque lettre représentant une dizaine ou une centaine serait réduite à l'unité correspondante. Ainsi, la formule décryptée proposée par Strus, 'Ιησοῦ Εὐλογητὲ Μνησθήτι, ne ferait pas 688 + 821 + 625, comme dans l'isopsépie (« guématrie »)¹⁶ traditionnelle¹⁷, ni même 22 + 38 + 40, mais bien 4 (= 2 + 2) + 2 (= 3 + 8) + 4 = 10, qui est le résultat cherché (ιεμ' = 1 + 5 + 4 = 10).

¹³ Inscription d'un endroit proche de Gaza, publiée par GERMER-DURAND, *RB* 1893, p. 203 (= L. ROTH-GERSON, « The Greek Inscriptions from the Synagogues in Eretz-Israel », Jérusalem, 1987, n° 23, pp. 101-104 [h'h.h]).

¹⁴ STRUS, p. 243.

¹⁵ On peut signaler comme autre exemple d'acrostiche (« notarikon ») dans l'épigraphie paléstinienne, ΙΧΘΥΣ (MEIMARIS, cinq cas pp. 70-71) ou ΧΜΓ (ci-après note 26). INBI est astucieux, mais non attesté (MEIMARIS, pp. 47-48).

¹⁶ Il me semble qu'il vaut mieux garder les deux mots de « notarikon » et de « guématrie » pour des exemples qui seraient tirés du corpus biblique.

¹⁷ Voir des exemples dans E. LITTMANN - D. MACIE - D. R. STUART, *Syria... Princeton*, I, III, Leiden, 1921, p. 155; *DAEL*, « Chiffre de la bête », III, col. 1343-1345; VII, « Inscriptions grecques chrétiennes », col. 629-631; P. PERDUEZ, « Isopsépie », *REG* 17 (1904), pp. 350-360 (en particulier p. 357 sur une inscription de Saint-Georges-de-Choziba où φλε' = 535 = κύριε); AVI-YONAH, p. 42.

L'auteur relit avec cette clef d'autres cryptogrammes que l'on croyait jusqu'à présent déchiffrés. Comme nous allons le voir, les exemples qu'il donne p. 247 sont purement tautologiques, puisqu'ils mettent en jeu une règle élémentaire de l'arithmétique. Plus loin toutefois, il propose un nouveau décryptage du « chiffre de la bête »¹⁸ et l'élucidation suggestive de plusieurs correspondances numériques (aux valeurs réduites) entre des acrostiches connus (comme $\tau\chi\theta\upsilon\varsigma$) et les noms qu'ils représentent.

On pourrait ajouter trois exemples d'inscriptions difficiles qui s'éclaireraient par cette méthode¹⁹. Je n'insiste pas sur les deux premiers, glanés dans le recueil d'Avi-Yonah. La lecture de IHXY par E. Renan²⁰ « sur une pierre... maintenant au Khan de Saïda, très fruste en certaines places » (p. 542) n'est vraiment sûre que pour les deux dernières lettres. Nous aurions donc 18 (= 9) et 1000 (= 1), soit 10 (= 1). On arrive au même résultat en calculant toutes les lettres des deux mots Ἰησοῦ Χριστοῦ 688 (= 4) et 1680 (= 6), soit 10 (= 1). Dans une inscription de Kélabsheh en Égypte, la forme bizarre MN qui ne peut vouloir dire que « ἀμήν », pourrait s'expliquer si l'on remarque que $\text{MN} = 90 = 9$ et $\alpha\mu\eta\nu = 99 = 18 = 9$ ²¹. Mais notre exemple principal est tiré de l'église-nord de l'Hérodon.

En effet, les deux articles une fois rapprochés l'un de l'autre, ce devient un jeu d'enfant d'ajouter aux spéculations de Di Segni et de Strus, celle-ci. L'inscription de l'Hérodon ne donne-t-elle pas :

- a) - $\text{KE} = 20 \times 5 = 100(0)$ ²²
 $\text{Y(C)X(C)} = 400 (+ 200) + 600 (+ 200) = 1000$
- b) - $\text{KE} = 2 + 5 = 7$
 $\text{YCXC} = 4 + 2 + 6 + 2 = 14$
- c) $\text{KE AΠIE MIXAHA} = 25$ (ou 7) + 19 (ou 1) + 687 (ou 3) = 731 (ou 2) ?

¹⁸ Dans $\text{verōn κλαύδιος σεβαστός}$, il faudrait d'abord additionner les valeurs habituelles de chaque lettre (pour obtenir 1005, 735 et 978) ou les valeurs réduites (pour obtenir 24, 24, 24), et additionner ensuite les unités de chaque nombre ainsi obtenu.

¹⁹ Notons aussi que, dans l'article utilisé par Strus, trois des chiffres énigmatiques font, en valeurs réduites, 7 (T. DERDA, « Inscriptions with the Formula θεοῦ χάρις κέρδος on Late Roman Amphora », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 94 (1992), pp. 135-151, p. 142 et p. 144) : $\alpha\rho\lambda\beta$ (1132 = 7), $\upsilon\pi\delta$ (484 = 7) et $\phi\pi\gamma$ (583 = 7).

²⁰ *Mission de Phénicie*, Paris, 1864, p. 543.

²¹ LEFEBVRE (cité note 7), n° 623. AVI-YONAH l'explique cependant comme une contraction régulière (« one or two middle letters standing for the whole word »), p. 21.

²² Au cas signalé plus haut (note 17), on peut ajouter une troisième forme

Le cryptogramme se déchiffrerait de la manière suivante : trois personnes (3×7) en deux natures (2×1000) ; (et) « saint » (1) est le « Seigneur Michaël » ($7 + 3 = 10 = 1$)²³. Tout en accueillant le récent concile de Chalcédoine²⁴, la communauté d'Anaël, le donateur qui a fait figurer son nom dans les trois inscriptions de l'église, marquerait ainsi son attachement à une christologie de type angélogique²⁵. L'invocation en « isopsépie réduite » $\text{KEYΣΧΣΚΕΑΓΙΕ ΜΗΧΑΗΛ}$ se révélerait à cet égard, en Palestine, comme un cas assez comparable à l'acrostiche XMF (Christ, Michaël, Gabriel), que certains²⁶ ont d'ailleurs lu aussi comme un cas d'isopsépie²⁷.

isopséphique de « Seigneur » : le sigle IEI (= 25) difficilement lisible à droite d'une croix sur un linteau d'une maison de Samel (Hauran-sud, en 646), correspondant à KE qui y figure clairement à gauche (LITTMANN - MAGIE - STUART, p. 46). Le mot $\kappa\rho\upsilon\pi\tau\epsilon$, plus qu'aucun autre, se prêtait donc à un calcul aussi inattendu que celui que nous faisons ici.

²³ Dans la troisième inscription AΠIEMIXAHA ne donne pas de sens arithmologique satisfaisant.

²⁴ Pour un développement sur « trois personnes, deux natures » en Palestine vers la même époque, voir par exemple l'exposé de l'orthodoxie d'Euthyme († 473) par Cyrille de Scythopolis, *Vie de saint Euthyme*, 28.

²⁵ Voir note 6.

²⁶ Voir les conjectures de Smirnov et de Krall citées par PERDRIET, pp. 358-359. AVI-YONAH, p. 111, cite d'autres combinaisons significatives équivalant à 643 (pour la bibliographie récente, v. DERDA, p. 136 n. 6). Pour la Palestine, on peut citer une inscription d'El-Kérak en Transjordanie, de Bélah en Samarie et deux cas dans les papyrus de Nessana (MEYERIS, p. 53), à quoi l'on peut ajouter le sigle YTM sur une lampe de Césarée maritime (type D 7.3, LOFFREDA, p. 166), à rapprocher sans doute d'une inscription de Syrie (*DACL*, VII, col. 630-631) où l'on a BYTM (= 2443 = Ἰησοῦς ὁ Χριστός ; on aurait dans l'équation $\text{BY} = \text{X}$ le même calcul pour arriver à 13, comme ci-après note 27). L'exemple palestinien avancé dans *DACL*, I, « Amphores », col. 1693-1694 n. 4 relève en fait du Hauran, qui est, à l'époque byzantine, en Arabie.

²⁷ AVI-YONAH, p. 111, cite également l'équivalence $\text{XMF} = 7$ proposée par J. J. SMIRNOFF, « XMF », *Berliner Philologische Wochenschrift* 26 (1906), col. 1082-1088, col. 1085-1088 à partir de deux observations pertinentes : la récurrence de l'inscription εἰς θεός (= Dt. 6.4) sur des linteaux de porte (= Dt. 6.9) ; et l'inscription 2660.b (porte intérieure d'un tombeau taillé dans le roc, daté par une inscription de 377 de notre ère et situé à Has, près d'Apamée) de W. H. WADINGTON, « Inscriptions grecques et latines de la Syrie », Paris, 1870, où nous avons explicitement : $\text{εἰς θεός XMF μόνος}$ (p. 616 ; reproduction dans la deuxième partie du livre, p. 607). Bref, il est remarquable que nous ayons $\text{XMF} = 7$ = 13. Smirnov observe que la forme même des lettres grecques lues comme dans un miroir rappelle celle des trois lettres sémitiques, surtout, en ce qui concerne F , si l'on s'appuie sur l'épigraphie palmyrénienne. En outre, il est remarquable que Smirnov renvoie au commentaire de Proclus sur le *Timée*, et précisément au passage que nous allons citer plus loin, mais en insistant non pas sur le calcul avec les valeurs réduites (qu'il semble ignorer) mais sur la question de l'un discutée par Théodore d'Asiné. Strus indépendamment de Smirnov est arrivé au même résultat ($\text{XMF} = 13$), pp. 248-249. Enfin, il est difficile d'imaginer que le premier exemple (?) attesté dans la tradition juive et qui arrive au même nombre 13 (ci-dessous note 55), soit le fruit d'une pure coïncidence. Voir aussi note 17 ($\kappa\rho\upsilon\pi\tau\epsilon$).

2) L'intérêt de cette interprétation n'est pas tant le résultat immédiat qu'une vérification de la clef isopséphique particulière imaginée par Strus. Cet auteur n'a pas remarqué que le calcul qu'il met en jeu, la réduction de la valeur des lettres à l'unité correspondante, est relativement bien attesté dans les sources grecques. S'il a puisé seulement dans son intuition naturelle, le résultat n'en est que plus remarquable, mais il est nécessaire, pour se faire une idée exacte du problème, de rappeler que le lexique grec dispose d'un terme précis pour traduire le concept en question. C'est le sens technique du mot $\piυθμήν$ ²⁸. Sambursky l'a déjà mis en évidence dans un bref article sur l'origine et le sens du mot « guématrie », où il met le doigt sur un texte de Proclus Diadoque (v^e s. ap. J.-C.)²⁹ citant des auteurs proches du courant néo-pythagoricien des II^e-IV^e s. de notre ère (Nouménios, Amélios, Jamblique, Théodore d'Asiné)³⁰.

Contrairement à l'opinion de Heath³¹, le concept de « basic number, or the base of the number ($\piυθμήν$) »³² ne semble nullement pythagoricien à l'origine, car il apparaît pour la première fois à Alexandrie dans les travaux d'Apollonius de Perge (deuxième moitié du III^e s. av. J.-C.), cités par Pappus d'Alexandrie (III^e s. ap. J.-C.)³³. Si la citation est exacte, il y a tout lieu de considérer le raisonnement d'Apollonius comme le lieu originel où le terme $\piυθμήν$ a trouvé son sens technique. En dehors de ce raisonnement et des écrits néo-pythagoriciens, il a bien un sens arithmétique (premier nombre

dans une série donnée), mais nullement celui de réduction des centaines ou dizaines à l'unité correspondante. Tannery commente par exemple un texte de Speusippe (neveu de Platon) cité dans les *Théologoumènes*³⁴, où il écrit : « ... pour les nombres supérieurs (à 10), on peut rencontrer (cette égalité), comme 12 et quelques autres ; mais 10 est leur fondement ($\piυθμήν$), le premier qui ait cette propriété, le plus petit de ceux qui la possèdent ... »³⁵.

Inversement, si la citation d'Apollonius est interpolée, il est peu probable que Pappus ait introduit le sens que le mot aurait eu pour le pythagorisme classique. Il aura plutôt introduit dans sa citation le terme technique qui avait cours dans les milieux néo-pythagoriciens contemporains, ainsi que l'atteste la citation de Proclus au v^e s. et au moins un autre témoin : l'auteur de la *Réfutation de toutes les hérésies*, IV, c. 14³⁶. Le commentaire de Jamblique (première moitié du IV^e s.) sur l'*Introduction à l'Arithmétique de Nicomaque de Gérasa*³⁷ atteste également du fait que la clef utilisée par les mathématiciens d'Alexandrie à l'époque hellénistique était bien connue des cercles néo-pythagoriciens³⁸.

Il faut voir d'ailleurs que la méthode de Strus met en jeu une règle élémentaire de l'arithmétique : la preuve par neuf. « Dans le cas d'une addition, si a, b et c sont 3 nombres tels que $a + b = c$, si l'on appelle r(a), r(b) et r(c) les restes respectifs des divisions euclidiennes (de a, b et c) par 9, alors on doit avoir $r(c) = r(a) + r(b)$ »³⁹. Ceci vaut bien sûr pour un système décimal, mais peut

²⁸ V. DE FALCO - V. KLEIN, *Jamblichus Theologoumena arithmeticae* (Tübingen), 1975, p. 83, 18.

²⁹ TANNERY (cité note 31), p. 387. Voir le contexte, le commentaire et la note 5 p. 389. Ce sens arithmétique neutre se trouve ailleurs dans les *Théologoumènes* (voir l'index de l'édition DE FALCO-KLEIN), tout comme dans le *Commentaire de l'Introduction à l'Arithmétique de Nicomaque* (édition de H. PISTELLI - V. KLEIN, *Jamblichus In Nicomachi Arithmeticon introductionem liber* [Tübingen], 1975) et l'*Introduction à l'Arithmétique elle-même* (R. HOCHE, *Nicomachi Geraseni Pythagorei Introductionis arithmeticae libri II* [Tübingen], 1866).

³⁰ WENDLAND, CCS 26, pp. 45-48 ; commentaire de HEATH, pp. 115-116. Je suis la pensée de P. Nautin (*Dictionnaire encyclopédique du Christianisme ancien*, « Hippolyte ») pour qui ce traité (CPC 1899) date d'environ 240 (et fut écrit par un certain Josèphe ; cp. CPC 1870).

³¹ HEATH, pp. 114-115 citant PISTELLI-KLEIN, pp. 101, 12 - 104, 18 (et plus particulièrement 103, 10 - 104, 13), où cependant le mot $\piυθμήν$ n'est pas employé.

³² Dans ce passage, Jamblique fait réellement œuvre de mathématicien, ce qui n'est pas le cas dans le passage auquel nous allons faire allusion, et qui d'ailleurs n'est peut-être pas de Jamblique lui-même.

³³ *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse*, 1984, « Neuf ». Je remercie le P. Nodet de m'avoir rappelé la chose, et de m'avoir suggéré un lien possible avec l'art d'écrire, ou plutôt de transmettre, la Bible (voir note 52). HEATH pense que « the method of

²⁸ Comme le relève justement BAILLY, s.p.

²⁹ S. SAMBURSKY, « On the Origin and Significance of the Term Gematria », *JJS* 29 (1978), pp. 35-38. S. LIEBERMAN, que Sambursky ne cite pas, avait déjà suggéré l'étymologie γεωμετρία (*Hellenism in Jewish Palestine*, New York, 1962, n. 173 p. 69). Pour le texte de Proclus : E. DIEHL, *Procli Diadochi In Platonis Timaeum commentaria* (Tübingen), Leipzig, 3 vol., 1903-1906, vol. 2, pp. 274-278 ; traduction par A. J. FESTUGIÈRE, *Proclus. Commentaire sur le Timée*, 5 vol., Paris, 1966-1968, vol. 3, p. 318-322 (v. note 6 p. 319). Festugière traduit $\piυθμήν$ par « nombre fondamental ». La source immédiate de Sambursky est T. HEATH, *A History of Greek Mathematics*, 2 vol., Oxford, 1921, vol. 1, pp. 305-308. Heath traduit : « digit ».

³⁰ STRUS, p. 246 évoque déjà la piste néo-pythagoricienne, mais dans un sens assez vague. Voir aussi n. 3 (sur upsilon).

³¹ HEATH, p. 116. Pour une vue d'ensemble sur l'Arithmétique pythagoricienne, l'exposé de P. TANNERY, *Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocle*, Paris, 1887, Appendice II, pp. 369-391, apporte encore de bons points de repère.

³² SAMBURSKY, p. 37.

³³ Le raisonnement où intervient le concept de $\piυθμήν$ est expliqué par P. TANNERY, « L'arithmétique des Grecs dans Pappus », *Mém. de la Soc. des Sc. phys. et nat. de Bordeaux* 3 (1880), pp. 1-21, pp. 4-6 et HEATH, pp. 55-57. Je n'ai pas disposé du texte (F. HULTSCH, *Synagoge*, Berlin, 1875-78, II, p. 2-28).

s'appliquer aussi, par exemple, à un système sexagésimal (comme le système babylonien), avec, dans ce cas, 5 comme diviseur. L'encyclopédie précise que nous avons ici l'application particulière de la « théorie des congruences modulo un entier ». Or, il semble bien que ce soit cette théorie qui est mise en œuvre, tout au moins sous une forme intuitive, dans un passage des *Lois* de Platon (737 e - 738 a et 771 a-c), cité et commenté par J. Itard⁴⁰, qui conclut : « Les propriétés élémentaires sur les diviseurs d'un nombre, bien connues au IV^e siècle comme nous le montre cet exemple, l'étaient certainement encore beaucoup plus tôt, mais les lois générales attendront nos XVI^e et XVII^e siècles pour être explicitement établies et utilisées ».

Avant de revenir à l'inscription de l'Hérodion, citons encore un texte pythagoricien⁴¹ où Photius résume un ouvrage qu'il attribue à Nicomaque de Géraza (vers 100 ap. J.-C.)⁴² :

« Dans son désir de considérer les nombres comme des dieux et des déesses et de leur attribuer cette qualité en raison de la seule quantité propre et déterminée de chacun, (Nicomaque) ne laisse pas cette quantité intacte quand il transfère les nombres dans le monde des dieux, mais, comme nous l'avons dit auparavant, il retranche, ajoute (τέμνων, αὐξων), malmène de toute façon, et c'est ainsi qu'il arrive la plupart du temps à les adorer comme des divinités, en altérant la quantité première pour que, grâce à elle, le nombre soit une divinité, et en dépouillant ensuite le dieu de cette quantité⁴³. »

Comme tous les exemples donnés ensuite par Photius se rapportent à des nombres inférieurs à 10, on voit que Nicomaque, ou plutôt la tradition néo-pythagoricienne, s'efforçait de ramener le nombre

verification by « casting out nines » came to us from the Arabs, who may, as Avicenna and Maximus Planudes tell us, have got it from the Indians... » (p. 117). Mais, comme on l'a vu, il penche plutôt pour une origine pythagoricienne.

⁴⁰ *Les livres arithmétiques d'Euclide*, Paris, 1961, pp. 68-69; voir aussi le début du livre VII des *Éléments* (Ib., pp. 83-85). Voir enfin, peut-être, *République*, 546 B-D cité par SAMURSKI, p. 38.

⁴¹ Le texte résumé et critiqué par Photius est probablement le même que celui qui a été transmis sous le titre τὰ θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς : DE FALCO-KLEIN (cité note 34). Son attribution à Jamblique n'est pas non plus authentique, mais l'ouvrage pourrait fort bien émaner de son école.

⁴² Rien ne permet de penser que Nicomaque ait vécu ailleurs qu'à Géraza même. Sur cet auteur, on ne peut guère renvoyer qu'à quelques notices dispersées : l'introduction de HOCHE (cité note 35), l'encyclopédie *Paulys-Wissowa*, vol. 17, 1936, col. 463-464, ou R. HENRY, *Photius, Bibliothèque* (Les Belles Lettres), t. III, Paris, 1962, pp. 40-48.

⁴³ HENRY, p. 41.

du nom d'une divinité à un nombre compris dans la décade⁴⁴. Τέμνων, αὐξων, par conséquent, évoquent les jeux sur les lettres, comme le χρειστος des Marcosiens, mais peut-être aussi ce qu'on pourrait appeler – risquons le terme – la « pythménologie »⁴⁵.

Bref, et c'est pour notre propos le point essentiel, nous pouvons considérer que, quelle que soit l'origine de l'acception du mot πυθμῆν dans son sens technique, le concept comme tel n'a certainement pas son origine dans la symbolique arithmo-mythologique des cercles néo-pythagoriciens. La question qui doit nous retenir est celle-ci : Les mosaïstes palestino-byzantins ont-ils subi l'influence de l'arithmologie néo-pythagoricienne ou ceux-ci ne répétaient-ils que des formules qu'ils ne comprenaient plus⁴⁶ et dont la source remonterait en définitive aux mathématiciens d'Alexandrie (ou d'ailleurs) ?

La seconde solution n'est pas exclusive de la première, et l'idée d'une influence de l'Arithmétique véhiculée dans les écoles du monde grec permettrait en particulier d'expliquer le caractère juif⁴⁷ de l'inscription de l'Hérodion. En effet, Stroumsa, dans l'article cité au début de ce travail, propose de trouver dans μέτρον l'étymologie de « Métatron »⁴⁸, étymologie qui est – me semble-t-il – fort bien argumentée. Or, μέτρον est le concept utilisé par les géomètres grecs pour une opération à peu près équivalente à ce que nous

⁴⁴ C'est exactement ce que nous avons dans l'ouvrage attribué à Jamblique (De Falco-Klein) : un commentaire arithmo-mythologique des dix premiers nombres.

⁴⁵ Si malgré tout l'ouvrage cité par Photius était de Nicomaque de Géraza, le rapprochement en serait d'autant plus intéressant, car Géraza était une ville hellénisée où il existait une communauté juive dès le I^{er} siècle av. J.-C. (*Guerre juive*, I 4, 8; II 18, 1.5; IV 9, 1.3; *Antiquités juives*, XIII 393), où l'on a retrouvé les restes d'une synagogue du V^e s. (avec notamment l'inscription des deux noms grecs « Sem » et « Japhet » en vis-à-vis; voir en dernier lieu, ROTH-GERSON, pp. 46-50) et où l'on a un intéressant témoignage chrétien sur le culte des anges (MIXAHA, Η ΑΓΙΑ ΜΑΡΙΑ, ΓΑΒΡΙΗΛ, ΜΕΛΑΝΙΣ, p. 143).

⁴⁶ Notre hypothèse « chalcédonienne » ne va pas dans ce sens, pas plus que l'explication des cryptogrammes qui font intervenir Marie Génitrice du Christ (SRAUS, pp. 248-251), allusion possible aux controverses qui ont précédé et suivi le concile d'Ephèse.

⁴⁷ Je ne dis pas « judéo-chrétien », qui est un mot piégé. L'inscription a un caractère juif dans le fait d'une christologie angelologique, ainsi que dans l'onomastique qui, tout au moins, n'est pas grecque.

⁴⁸ STROUMSA (cité note 5), pp. 285-288; autres étymologies : M. BLACK, « The Origin of the Name Metatron », *PT* 1 (1951), pp. 217-219; S. LIEBERMAN, « Metatron, the Meaning of His Name and His Functions » (I. GRUENWALD, *Apocalyptic and Merkavah Mysticism*, Leiden, 1980, pp. 235-241). L'ouvrage de Gruenwald constitue une excellente introduction générale aux problèmes et aux écrits de la cabale ancienne, et nous y renvoyons en particulier, après MORSIK (note 5), pour la datation de ces écrits.

appelons la « division »⁴⁹, et c'est, en tout état de cause, le mot qui est utilisé pour l'opération consistant à trouver un « diviseur commun »⁵⁰. Dans ces conditions, l'existence du terme « métatron » pourrait être, avant même toute élaboration angéologique précise, une allusion à une méthode de vérification arithmétique, la preuve par neuf⁵¹, utilisée par les scribes hébreux⁵².

Dès lors, à s'en tenir seulement à l'inscription de l'Hérodion⁵³ où le caractère juif est indubitable, on pourrait considérer que l'usage de la méthode qui est bien attestée par les néo-pythagoriciens de l'époque, vient en fait, directement ou non, d'un enseignement transmis dans la corporation des mosaïstes⁵⁴ via les copistes de la

⁴⁹ Dans Euclide, nous n'avons pas encore le substantif, mais il y a le verbe. Ainsi par exemple dans les *Éléments*, VII, définition 14 : *Σύνθετος ἀριθμὸς ἐστὶν ὁ ἀριθμὸς τινι μετρούμενος* (I. L. HEUBERG, *Euclidis Elementa* [Teubner], vol. II, 1884, p. 186 [autres références dans LADDELL-SCOTT, « μετρέω », III.2.b]). L'origine de cette nomenclature doit sans doute être trouvée en ce que l'on faisait les calculs, comme Euclide, en représentant les nombres par des lignes, « mesurées » entre elles. On trouvera un commentaire mathématique détaillé et relativement accessible dans C. M. TAISSAK, *Division and Logos. A Theory of Equivalent Couples and Sets of Integers propounded by Euclid in the Arithmetical Books of the Elements*, Odense, 1971, en particulier sur la division, ch. 3, pp. 17-23.

⁵⁰ LADDELL-SCOTT, « μετρέω » (I.b) ou BAILEY, *ibid.* Voir par exemple le texte où Nicomaque cite lui-même Eratosthène (276-196 av. J.-C.) : *Introduction à l'Arithmétique*, I 13; HOCHE, p. 29.

⁵¹ Sans trop vouloir m'engager sur un terrain où je ne suis pas préparé, il est facile de voir que le rapport entre la preuve par neuf et la division est que, dans la preuve par neuf (et donc dans la « pythménologie », si l'on admet les observations qui ont été faites sur l'origine du terme *πυθμῆν*), on recherche un *diviseur* commun (et donc, pour parler grec, un « mesureur » commun).

⁵² On se réfère par exemple aux scribes hébreux qui ont pensé les calculs envisagés par F. LAMBLAMET, « Arithmétique des scribes et texte consonantique, Gen 46, 1-7 et I Sam 17, 1-54 », *RB* 97 (1990), pp. 379-409; « note complémentaire » de É. NODER, pp. 409-413. Pour la participation de ces scribes au cursus scolaire hellénistique, contentons-nous d'observer que dans le gymnase construit par Jason à côté de l'esplanade du Temple (2 Mac. 4, 12), les prêtres ne se limitaient peut-être pas à « prendre part, dès l'appel du gong, à la distribution de l'huile (...) dans la palestra » (*ibid.*, 14). Ajoutons quand même que H. I. MARRAS, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1948, p. 258, ne pense pas que l'enseignement des mathématiques était fort poussé dans les gymnases.

⁵³ Le nom « Immanuel » dans l'inscription de 'Ain Fattir est également sémitique (« peut-être en milieu christo-palestinien », ALON, p. 438), mais le caractère symbolique de l'inscription nous semble finalement moins sûr qu'à l'Hérodion.

⁵⁴ Sur cette « corporation », voir ROTH-GERSON (cité note 13), p. 164, notamment à propos d'une inscription de la synagogue de Beit Alpha où deux « τεχνίται », le père et le fils, ont inscrit leur nom. Avi-Yonah écrit dans *Eretz-Israel* 6 (1961), p. 93 : « ... à l'époque byzantine les mêmes ateliers d'artisans servaient des clients autant juifs que chrétiens », et il revient sur cette observation dans *Eretz-Israel* 12 (1975), pp. 191-193. Dans un sens un peu différent : G. KÜHNEL, « Gemeinssame Kunsstprache und

Bible hébraïque. On sait d'ailleurs que la « preuve par neuf », sous le nom de « nombre petit », « réapparaîtra » dans le judaïsme, autant qu'on puisse le dire, au XIV^e s. (*Tiqoune Zohar*, 26, p. 71 a)⁵⁵. Et cela même rappelle, dans le monde grec, le passage que nous avons essayé d'établir d'un concept purement arithmétique à des spéculations arithmologiques secondaires (chronologiquement parlant).

Pour que les choses soient claires, l'association d'idées que nous envisageons est la suivante : de μέτρον à « métatron », de métatron à l'ange Métatron, de celui-ci à l'ange Michaël⁵⁶ et de l'ange Michaël au Christ⁵⁷. Cet enchaînement soulève de nombreuses questions qu'il n'était pas dans notre intention d'aborder, en particulier la question du rapport entre le μέτρον des géomètres grecs et l'« arithmétique biblique ». Ce n'est malheureusement pas par un calcul aussi simple que la preuve par neuf que ce rapport pourra se vérifier. Sous cette réserve, la conclusion à laquelle nous aboutissons est que l'invocation christologique de l'inscription de l'Hérodion

rivalisierende Ikonographie : Jüdische und Christliche Kunst in Galiläa vom 4.-7. Jahrhundert », *OC* 79 (1995), pp. 197-223.

⁵⁵ C'est le passage auquel renvoie Moïse Cordovéro dans sa présentation de neuf règles géométriques particulières (*Pardess Rimoni*, 30, § 8; sur cet auteur et son œuvre : C. MORSIK, *Le palmier de Déhora*, Verdier, Lagrasse, 1985, Introduction. Le *Pardess Rimoni* se date de 1548). Les *Tiqouim* se réfèrent à un traité divisé en 70 commentaires sur bršyt (pour une vue d'ensemble de la littérature cabaliste médiévale : C. MORSIK, « Le corpus zoharique, ses titres et ses amplifications », pp. 94-95 (M. TARDIEU, *La formation des canons scripturaires*, coll. Patrimoines, Paris, 1993, pp. 75-105). Au début du chapitre 26, le mot bršyt est interprété en calculant par valeurs réduites, soit 913 = 13, et ce système du « compte petit » (*ḥšbn z'yr*) est attribué à Hénoch. L'auteur des *Tiqouim* voit une correspondance entre ce résultat et le nombre de 13 mots qu'il y a entre les deux premières occurrences de « Dieu » en Gn. 1 (ainsi dans l'explication du *m'kht ḥsuln* sur ce passage, dans l'édition, Or ha-Cuenouz, Jérusalem, 1988, p. 35). Cordovéro, qui attribue le système à Métatron, reprend une équivalence opérée dès la cabale ancienne (v. M. IDEL, « Hénoch c'est Métatron », in C. MORSIK, *Le livre hébreu d'Hénoch ou livre des Palais*, Verdier, Lagrasse, 1989, 381-406).

⁵⁶ Cette équation Métatron-Michaël peut s'appuyer sur des sources juives bien antérieures au V^e s. (IDEL, p. 386, n. 15).

⁵⁷ Cette étape elle-même n'est pas aberrante dans le judaïsme, puisqu'il existe d'intéressants documents médiévaux, partiellement conservés aujourd'hui, où « Jésus » occupe la première place, avant l'ange Métatron (voir Y. LIEBES, « The Angels of the Shofar and Yeshua Sar ha-Panim », *Jerusalem Studies in Jewish Thought* 6, 1987, pp. 171-195 [héb.], en particulier pp. 176-180; cité par IDEL, p. 384 n. 10). Quoi qu'il en soit, le contexte est ici « tout à fait » chrétien, ce qui est évident même si l'on refuse notre interprétation chalcédonienne de la formule. Pour le dire autrement, il n'y a aucune raison de penser à la suite de Di Segni, que la communauté d'Anaël était schismatique.

vérifie assurément le point de vue de Strus pour l'inscription de 'Ain Fattir et quelques autres cas d'isopsépie, dont la liste est désormais ouverte.

Sainte-Anne

Stéphane VERHELST.

BP 19079 - 91190 Jérusalem

Addenda. — Nous pouvons déjà ajouter le calcul du monogramme du Christ dans un court traité dont l'attribution à saint Jérôme est discutée (PL suppl. 2, 287-291; v. *Encyclopedia of the Early Church* [A. Di Berardino éd.; l'édition française omet cet article], « De Monogramma Christi », vol. I, p. 228) : La combinaison de χ (600), ς (6), ι (10) serait pour l'auteur le nom que l'Antichrist d'Ap. 13, 18 usurpe (« usurpat »). Une allusion à l'isopsépie réduite de XMI (v. note 27) serait assez bien dans le style plutôt obscur de cet opuscule.

— La liste des compositions poétiques de David alléguée en 11 QPs^a, 27, 4-11 pourrait supposer l'usage du système de base neuf dans un milieu proche de celui où nous envisageons l'origine du nom « métatron » : les psaumes du cycle quotidien (3600 [= $400 \times 9 = 9$]), la somme des psaumes du cycle festif (364 + 52 + 30 + 4 [= $50 \times 9 = 9$]) et bien sûr le total des deux (4050 [= $450 \times 9 = 9$]) sont des multiples de neuf, exactement comme dans 1 R. 5, 12 (3000 + 1005 [= $4005 = 445 \times 9 = 9$]). Cela même nous renvoie à l'usage, ou au rejet, du « calendrier sacerdotal » (voir les commentaires de 1 Hénoc 75, 1).

— Peut-on inviter les lecteurs intrépides à observer que les lignes de 43 lettres « en moyenne » (RB 1990, p. 381) et les « séquences adéquates » de lettres donnant 4201 ou 4200 dans Gn. 46 et 1 Sm. 17, nous conduisent virtuellement, par isopsépie réduite, aux mêmes résultats ?

— L'étymologie *gematria-γεωμετρία* (note 29) était déjà la pensée de Jacob Reuchlin (*De arte cabalistica*, s.l. 1517 réimpr. Stuttgart, 1964], traduit par F. SECHER, *Jacob Reuchlin, La Kabbale* [coll. Pardès, Aubier-Montaigne], 1973, p. 258), auteur qui — on peut le noter — fait un usage laborieux mais non moins subtil, de la guématrie réduite (*ibid.*, p. 241-246 : les valeurs réduites des versets de psaumes cités correspondent aux 72 « anges » d'Ex. 14, 19-21, cités p. 227-228).

— « Cela veut dire qu'elles ne représentaient pas des nombres » (note 3) est une conclusion prématurée. Dans les manuscrits coptes médiévaux, les lettres-chiffres sont normalement utilisés pour représenter des nombres. Néanmoins cela est rarement attesté en sahidique (v. « Numerical System, Coptic », *Coptic Enc.* 6, p. 1822 et *Revue copte* 24 [1994]). Pour Υ et saint Jérôme, voir aussi ses Lettres 66 et 107 (PL 22, col. 645 et 873).